

Source : [https://www.francetvinfo.fr/meteo/climat/j-y-pense-tous-les-jours-entre-deuil-et-quete-de-joie-les-collapsologues-se-preparent-a-la-fin-d-un-monde_3078925.html#xtor=CS2-765-\[twitter\]-](https://www.francetvinfo.fr/meteo/climat/j-y-pense-tous-les-jours-entre-deuil-et-quete-de-joie-les-collapsologues-se-preparent-a-la-fin-d-un-monde_3078925.html#xtor=CS2-765-[twitter]-)

Téléchargement 27 12 2018

" J'y pense tous les jours " : entre " deuil " et " quête de joie ", les collapsologues se préparent à " la fin d'un monde "

Convaincus que la civilisation industrielle court à sa propre perte, ils prônent l'entraide et la sobriété pour se préparer à vivre après "l'effondrement".

"J'ai fait le deuil de mes vieux jours, annonce d'entrée Julien Wosnitza, 25 ans. Alors j'essaie de vivre le moment présent avec beaucoup plus de force." Ancien étudiant en école de commerce, il préparait une carrière dans la banque, avant de prendre "conscience des failles du système bancaire", explique-t-il à franceinfo. Julien a tout lâché il y a 4 ans. Aujourd'hui, il vit à bord du *Kraken*, le trois-mâts de [son association Wings Of The Ocean](#). "C'est une coloc où on est entre 15 et 40, avec une seule chaudière pour tout le monde, c'est mixte, il y a des matelots professionnels, un ancien militaire, une administratrice, un jeune déscolarisé", décrit-il. Le *Kraken* doit quitter le port de Cherbourg début 2019 pour une mission de dépollution dans les Caraïbes.

Julien Wosnitza est aussi l'auteur de *Pourquoi tout va s'effondrer*, un court essai de "collapsologie", publié en 2018. "Toutes les publications scientifiques, toutes les observations concordent : notre civilisation court vers un effondrement global", écrit-il en introduction. Comme lui, d'autres collapsologues s'affairent à rassembler et croiser les travaux scientifiques disponibles pour le démontrer : "pic pétrolier", fonte des glaciers, accroissement des inégalités sociales, disparition des oiseaux et des insectes, failles du système bancaire international... le monde est menacé, et même déjà secoué, par "une mosaïque d'effondrements". Par un effet de domino, le monde capitaliste, la société de consommation, la civilisation industrielle, tels que nous les connaissons, sont amenés, selon eux, à disparaître, plus ou moins rapidement, dans les toutes prochaines années. Et ni la [COP24](#), ni la "transition écologique" d'Emmanuel Macron n'y changeront quoi que ce soit.

Une obsession née d'un choc

Cette théorie de l'effondrement prend notamment ses racines dans [un rapport intitulé "Les limites de la croissance"](#) (en anglais), publié en 1972. Elle a trouvé, en France, un écho particulier depuis 2015 et la publication de *Comment tout peut s'effondrer*, de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, vendu à 45 000 exemplaires, selon [20 Minutes](#) et [L'Obs](#). Ce livre s'adresse "aux générations présentes", car l'effondrement pourrait arriver entre 2020 et 2030. Attention, c'est "un sujet toxique qui vous atteint au plus profond de votre être", avertissent les auteurs. "C'est tellement plus simple d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme", renchérit Julien Wosnitza. Pour lui, en cas de véritable "fin du monde", il n'y a rien à faire, quand l'autre option force à "faire appel à son imagination".

"C'est une déflagration", confirme Hélène Roche à franceinfo. A 50 ans, cette employée du ministère des Finances se souvient du "choc" éprouvé, il y a une dizaine de mois. Militante de gauche depuis plusieurs années, elle découvre, sur YouTube, la chaîne Thinkerview, qui accorde une grande place aux tenants de la collapsologie. "D'abord, il y a eu une forme de frénésie, de boulimie de lecture, pour tout connaître, comprendre, maîtriser", se souvient-elle, en listant tous les podcasts, séries documentaires et vidéos de conférences à voir et écouter. Pendant des vacances en Andalousie, Hélène s'attelle à l'ouvrage de Servigne et Stevens. "Je devais le poser régulièrement pour reprendre mon souffle, c'était terrible", raconte-t-elle. Ce livre "bousculait tout, réveillait des peurs archaïques, des angoisses que je ne savais pas nommer".

"J'ai même culpabilisé d'avoir pris l'avion, assure Hélène Roche. Je me suis dit que c'était la dernière fois." Elle avait pourtant depuis longtemps une "intuition", qui la poussait à "un comportement un peu bobo", selon ses mots. "J'allais acheter des légumes en Amap [une association qui organise la vente directe de produits agricoles], parce que j'en avais les moyens, en me disant que c'était bon pour ma famille et la planète, mais je ne sentais pas le péril, c'était lointain, extérieur", explique Hélène. Antoine* a mis le doigt dans le même engrenage, il y a 6 mois. "Un collègue m'a montré une vidéo de Jean-Marc Jancovici [polytechnicien et ingénieur français], qui évoquait les gaz à effets de serre, l'acidification des océans, en liant tout ça au système économique", raconte ce jeune ingénieur installé en région parisienne. "Ensuite, j'ai regardé plein de vidéos, et j'ai même acheté le dernier livre de Pablo Servigne, Une autre fin du monde est possible, alors que je n'aime pas trop lire", confie Antoine.

Faire le deuil du monde tel qu'on le connaît

"J'y pense tout le temps. Ce qui me mine le plus, c'est qu'il n'y a pas de solution", regrette Antoine. Si lui et Hélène "se posent des questions tous les jours", d'autres évoquent des périodes "extrêmes" de leur vie, comme Vadim Turpyn, administrateur du groupe privé "[La Collapso heureuse](#)", sur Facebook. Ancien ingénieur dans la finance, ce "pur produit du système, éduqué à la télévision et à la méritocratie", qui "voulait faire du pognon", comme il le dit, change son rapport au monde radicalement, à partir de 2013. Il entame alors une phase de "déconsommation totale". "Fin 2017, je ne me voyais pas passer l'hiver", glisse-t-il, sans plus de détail.

Les [références à la "courbe de deuil"](#), qui décrit les stades émotionnels par lesquels une personne peut passer, lors de la perte d'un être cher, sont récurrentes : déni, colère, dépression, acceptation... "On peut traverser ces mêmes étapes face à l'effondrement, mais rechuter quand on croit l'avoir accepté", estime Julien Wosnitza. Julie*, quadra parisienne installée depuis plus de 20 ans en Aveyron, cadre dans la fonction publique territoriale, raconte aussi à franceinfo "avoir entamé son deuil" en décembre 2016, en "découvrant les perspectives d'effondrement". Vadim décrit, lui, un constat "d'abord paralysant".

Lynda Le Tallec, 47 ans, inspectrice du fisc, a sauté ces étapes. "Je suis veuve et maman de quatre jeunes femmes", se présente-t-elle spontanément à franceinfo. C'est peut-être "parce que j'ai déjà vécu un deuil, que je ne suis pas repassée par là". Avec à la clé, l'adaptation au changement et une plus grande résistance : une capacité de "résilience", identifiée en psychologie humaine, mais aussi dans les écosystèmes.

Ni survivalistes, ni décroissants

"Il faut prendre du temps pour comprendre l'effondrement", explique Julien Wosnitza. Prendre le temps de dépasser "la tristesse" et les "sentiments négatifs" aussi. Vadim et Julie redoutent d'ailleurs certains collapsologues, dont ils préfèrent taire le nom, "qui capitalisent sur la tristesse des autres". Dans le groupe Facebook "La Collapso heureuse", Lynda "essaie plutôt de rassurer et d'apaiser" celles et ceux qui découvrent la notion d'effondrement et déversent parfois des flots d'angoisse dans les commentaires : "On essaie d'être bienveillants, même si le mot est un peu galvaudé." La [colère des "gilets jaunes"](#) est d'ailleurs vue d'un œil compréhensif.

"Après, la question c'est : 'Qu'est-ce que je fais de ça dans ma vie ?'" explique Lynda. "Depuis cinq ans, j'accueille chez moi temporairement des réfugiés qui attendent un jugement, j'ai un potager depuis une vingtaine d'années, j'ai élevé mes filles sans télé..." raconte la mère de famille. Mais "ce sont des filles de leur époque, elles ont des smartphones, achetés d'occasion, elles aiment les fringues, qu'elles chinent sur internet", décrit Lynda. Ni survivalistes, ni totalement décroissants, ils partagent l'idée qu'il vaut tout de même mieux être préparé à "l'effondrement du monde tel qu'on le connaît", pour "limiter la hauteur de la chute". Ils prônent notamment "la sobriété" et "l'autonomie". "Parce que le jour où les supermarchés, en ville, ne sont plus approvisionnés, comment on fait ?", interroge Vadim.

Adeptes de Spinoza

Julie a ainsi réduit son temps de travail, changé son alimentation, lâché sa voiture. "En supprimant presque totalement la viande et le poisson et en mangeant bio, mon budget alimentaire est resté stable", affirme-t-elle. Celles et ceux qui peuvent se le permettre se préparent, comme Julie, matériellement. Car, "pour avoir un petit lopin de terre, il faut un capital", dont Vadim ne dispose pas, pour le moment. Ce qui ne l'a pas empêché de se joindre à des collectifs comme les Incroyables comestibles, pour "faire pousser, collectivement, des patates sur des ronds-points".

"Passer à l'action, occuper ses mains, ça permet de trouver de la joie", insiste le jeune homme. "La quête de joie" occupe une grande place dans la vie de Vadim, qui vit temporairement à Antibes. Il la trouve notamment chez Spinoza, "le philosophe de la joie". "'Par réalité et perfection, j'entends la même chose', dit Spinoza", cite le jeune homme avec aisance. Mais encore ? "Pour moi, cela veut dire qu'aussi noires soient les projections sur l'avenir, il faut savoir se satisfaire de la réalité, des plaisirs simples de la vie et du quotidien", explique Vadim. Ainsi Juli se dit "plus heureuse que les 20 dernières années, malgré toute l'inquiétude que j'ai pour mes enfants".

La "quête de joie" et la nécessité de s'adapter pousse nombre d'entre eux à organiser un autre avenir, teinté d'"entraide" et de "collectif". Lynda va prendre une retraite anticipée et veut créer, dans le Morbihan, une "spinozad", annonce-t-elle, amusée par son jeu de mot qui propulse le philosophe au milieu d'une "zone à défendre" (ZAD) comme celle de Notre-Dame-des-Landes. Elle imagine "un lieu de vie collectif, autonome en alimentation et en énergie". Elle y installera aussi son père "qui ne veut pas aller en maison de retraite".

De la question de quitter les villes

Consciente que *"tout le monde n'a pas cette possibilité, financièrement"*, qu'il s'agit peut-être d'une *"solution de bourgeois"*, Lynda considère pourtant qu'il serait *"justement indécent"* de ne pas *"utiliser ses fonds pour qu'ils aient du sens"*. Hélène se dit, elle, *"trop prisonnière de contraintes matérielles"*. *"Avec trois enfants pas encore autonomes et un crédit sur la maison, je ne peux même pas me permettre d'y penser"*, estime-t-elle. *"Mais il y a d'autres façons d'agir et de s'engager"*, selon cette militante, qui a en partie reporté son engagement politique vers le milieu associatif.

Quitter les villes ? Les personnes contactées par franceinfo y songent, à plus ou moins long terme. Antoine aussi *"aimerait bien quitter la région parisienne, mais ça n'est pas possible pour le moment"*. Il a quand même planifié de quitter son job dans une société de conseil pour février 2020, pour *"vivre avec le nécessaire et m'engager dans quelque chose qui ait du sens"*. Il reste sceptique sur l'habitat collectif qui fait rêver ses comparses : *"J'ai l'impression qu'au-delà de 20 personnes, ça ne tient pas."* Preuve que le chemin vers la collapsologie n'est ni facile ni confortable, Antoine *"hésite encore à vraiment parler d'effondrement"*. *"Simplement parce que je ne sais pas du tout ce qui va se passer"*, admet-il.

* Le prénom a été modifié.